

CHAPITRE II.

OBSERVATIONS PRÉLIMINAIRES.

Avant d'aborder l'étude de chaque fait pris isolément, étude qui doit constituer en définitive l'objet principal de ce travail, il ne sera pas inutile, pour l'intelligence de ce qui doit suivre, de placer ici une classification des monuments mégalithiques basée sur leur forme même. Il est vrai que, dans l'état actuel de nos connaissances, une telle classification est à peine possible; cependant les cinq groupes suivants, avec leurs subdivisions, sont suffisamment distincts pour qu'on puisse les étudier isolément; de plus, ils sont répartis de façon à représenter autant que possible ce que nous savons de leur ordre chronologique, toutefois avec d'immenses *empiétements* de chacun sur le suivant.

- | | | |
|------------------|---|--|
| I. — TUMULUS. | { | 1. Tumulus en terre seulement. |
| | | 2. Tumulus avec petite chambre en pierres ou cist. |
| | | 3. Tumulus avec chambre mégalithique ou dolmen. |
| | | 4. Tumulus avec accès extérieur aux chambres. |
| II. — DOLMENS. | { | 1. Dolmens libres sans tumulus. |
| | | 2. Dolmens situés sur les tumulus. |
| III. — CERCLES.. | { | 1. Cercles entourant des tumulus. |
| | | 2. Cercles entourant des dolmens. |
| | | 3. Cercles sans tumulus ni dolmens. |
| IV. — AVENUES. | { | 1. Avenues conduisant aux cercles. |
| | | 2. Avenues avec ou sans cercles ou dolmens. |
| V. — MENHIRS.. | { | 1. Menhirs isolés ou en groupes. |
| | | 2. Menhirs avec oghams, sculptures et runes. |

TUMULUS.

Les trois premières subdivisions du premier groupe de monuments sont si intimement unies entre elles qu'il est presque impossible, dans l'état actuel de nos connaissances, de les distinguer d'une façon précise

soit par rapport à leur âge, soit par rapport aux localités où elles se trouvent représentées, et comme elles se rattachent à peine au sujet principal de ce livre, ce serait perdre notre temps que d'essayer ici un pareil travail.

On peut, sans trop de hardiesse, présumer que la simple inhumation fut la première manière dont les hommes disposèrent des corps de leurs parents ou de leurs voisins après leur mort. On creusa une fosse et, après y avoir déposé le mort, on ramena dessus la terre déplacée; puis, pour marquer l'endroit, en cas que la personne ensevelie eût une importance suffisante pour mériter cette attention, on éleva sur sa tombe un monceau de terre. Il est difficile de croire cependant que l'humanité se soit longtemps contentée d'un mode de sépulture aussi simple. Il dut paraître dur et barbare d'accumuler de la terre ou des pierres sur le corps d'un ami décédé, au risque de l'écraser et de le défigurer, et de bonne heure l'on dut employer un cercueil quelconque pour protéger le cadavre. Dans les pays boisés, ce cercueil fut sans doute en bois et, alors, l'on ne doit pas s'attendre à le retrouver lorsque le tumulus est ancien. Dans les pays où la pierre abonde, il fut probablement en pierre; il en résulta ces cists grossiers si communs dans les anciens tombeaux. Peu à peu, par suite du progrès de la civilisation et du développement des idées concernant un état futur et les besoins et nécessités de cette autre vie, ces cercueils s'étendirent de façon à constituer de véritables chambres.

Enfin, le dernier degré de perfectionnement fut obtenu lorsque l'on conserva un accès à la chambre sépulcrale, afin de permettre aux descendants du mort de lui porter leurs offrandes et de subvenir à ses besoins pendant l'intervalle qui, dans les croyances religieuses de certains peuples, devait s'écouler avant la translation du corps dans un autre monde.

Il est probable que toutes les races humaines qui enterrent leurs morts passèrent par ces degrés successifs, quoique à divers intervalles et avec des particularités distinctes; mais, heureusement pour le sujet dont nous nous occupons, il semble que les premières races furent celles qui s'attachèrent le plus à cette manière d'honorer leurs morts. Toute

l'humanité, il est vrai, ensevelit ses morts soit avec leur chair, soit après les avoir brûlés. C'est encore là une de ces particularités qui, comme la parole, distinguent l'homme de l'animal et qui a été si étrangement méconnue par les partisans de la théorie à la mode de notre origine simienne. Cependant toute l'humanité ne professe pas pour ses morts le même respect. Cette sorte de culte caractérise spécialement les anciennes races, celles que l'on désigne généralement sous le nom de races touraniennes. Pour prévenir toute objection relativement à ce nom, nous signalerons parmi les peuples constructeurs de tombeaux, en commençant par l'est : les Chinois, les Mongols de la Tartarie ou Mogols de l'Inde, les Tartares, dans leur propre pays ou en Perse, les anciens Pélasges de la Grèce, les Étrusques de l'Italie et les races, quelles qu'elles soient, qui précédèrent les Celtes en Europe. Mais le peuple constructeur de tombeaux par excellence, ce furent les Egyptiens de l'ancien monde. Non seulement les rites funéraires furent l'élément le plus important de la vie religieuse des Egyptiens, mais ils prirent naissance à une époque antérieure à l'histoire ou aux traditions de toute autre nation. La grande Pyramide de Gizeh fut certainement élevée au moins 3000 ans avant J.-C. Il est à croire, en outre, qu'elle descend en ligne directe d'un tumulus à chambre grossière ou *cairn*; or, il semble difficile de calculer combien de milliers d'années furent nécessaires pour que des tombeaux aussi informes que ceux de nos ancêtres, — dont plusieurs sont postérieurs à l'ère chrétienne — purent se transformer en ces constructions grandioses les plus parfaites et les plus gigantesques que l'architecture ait jamais produites. Le phénomène d'une œuvre aussi achevée, s'élevant pour ainsi dire subitement sans que rien absolument l'ait annoncée, est tellement unique dans l'histoire du monde (1) qu'il est impossible de conjecturer quelle fut l'étendue de la période antérieure pendant laquelle les Egyptiens

(1) Ce développement subit de l'art égyptien est tellement extraordinaire qu'il justifie presque les étranges théories de Piazzi Smith à ce sujet. Cependant il n'y a nulle raison de croire que l'industrie n'ait pas suivi dans cette contrée la marche qu'elle a suivie ailleurs. Ses premières œuvres sont perdues, voilà tout.

essayèrent de mettre le corps à l'abri de la décomposition pendant leurs 3000 ans d'épreuves (1).

En dehors de l'Égypte, le plus ancien tumulus dont nous connaissons la date certaine est celui qu'Alyatte, père de Crésus, roi de Lydie, fit

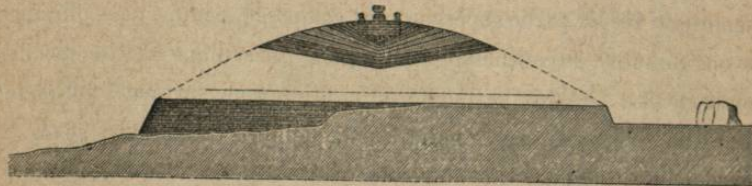


Fig. 1. — Coupe du tombeau d'Alyatte (Asie-Mineure).

élever pour lui-même antérieurement à l'année 561 avant J.-C. Décrit par Hérodote (2), il a été entièrement exploré dans ces dernières années

(1) Hérodote, II, 123. — L'auteur suppose ici, tout-à-fait gratuitement, que les Egyptiens ont eu leur période de barbarie. Il a bien été question dans ces derniers temps de silex prétendus travaillés que l'on aurait trouvés en Égypte et qui, d'après certains archéologues, prouveraient que ce pays a eu lui aussi son âge de pierre; mais justice a été faite de cette hypothèse. A toutes les époques, même à la nôtre, l'usage de la pierre a coexisté en Égypte avec celui des métaux : il n'est donc pas étonnant que l'on y rencontre quelques silex vraiment travaillés; cependant, la plupart de ceux que l'on invoque comme tels sont si grossiers qu'ils doivent être naturels et provenir de ces immenses couches de la vallée du Nil, où les éclats de ce genre se rencontrent par millions. En somme, rien n'autorise à admettre que l'Égypte ait eu son époque de barbarie. Loin d'avoir suivi la marche ascendante et constamment progressive par laquelle on veut que toutes les civilisations aient passé, l'industrie égyptienne semble avoir au contraire constamment dégénéré : c'est à ses débuts, c'est-à-dire à l'époque de la construction des Pyramides, qu'elle a produit ses œuvres les plus remarquables. Cette dégénérescence s'observe jusque dans ses instruments de pierre; il résulte des études de MM. Mariette et Chabas que les plus anciens sont aussi les plus parfaits; mais elle s'observe à un plus haut degré encore dans les idées morales et religieuses de la nation. Tout le monde sait aujourd'hui que, monothéiste à l'origine, l'Égypte tomba graduellement dans ce polythéisme grossier dans lequel nous la trouvons plongée vers la fin de l'ère païenne. Nos modernes adeptes de la théorie du progrès doivent donc en prendre leur parti, ce n'est pas en Égypte qu'ils trouveront des arguments à l'appui de leur thèse; nulle histoire ne la contredit plus formellement. La marche de la civilisation dans les autres contrées ne lui est pas du reste beaucoup plus favorable; car, on ne saurait trop le redire, jamais l'histoire n'a mentionné un seul peuple qui fût sorti par lui-même de l'état de sauvagerie. (*Note du Trad.*)

(2) Hérodote, I, 53.

par le docteur Olfert (1). Ses dimensions sont très-considérables et se rapprochent beaucoup de celles données par le Père de l'histoire. Il est large de 358 mètres, c'est-à-dire environ deux fois plus que la colline de Silbury, et mesure 60 mètres de hauteur, alors que ce monument si vanté n'en a que 40. La partie supérieure est composée, comme dans plusieurs de nos tumulus, de couches alternatives d'argile et d'une sorte de moellon compacte. Le tout est surmonté d'un briquetage surmonté lui-même d'une plate-forme en maçonnerie, sur laquelle repose une des *stèles* (2) décrites par Hérodote. Une autre plus petite a été trouvée tout à côté.

Il est un autre groupe de tombeaux appelés *Tombeaux de Tantalais* et trouvés près de Smyrne, qui sont beaucoup plus anciens que ceux de Sardes, quoique leur date ne puisse être fixée avec la même précision que la précédente. Il n'y a cependant aucune bonne raison de douter que celui de ces tombeaux que nous représentons ici ne remonte au

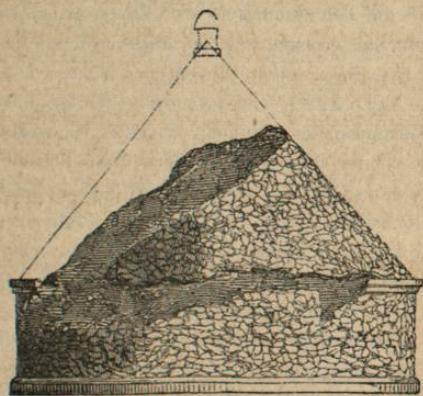


Fig. 2. — Tumulus de Tantalais, près de Smyrne.

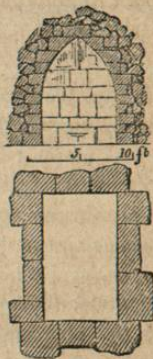


Fig. 3. — Plan et coupe de la chambre du même tumulus.

XI^e ou XII^e siècle avant J.-C., de même qu'il y a tout lieu de croire que les tumulus, que l'on voit aujourd'hui encore dans la plaine de Troie, recouvrent les restes des héros qui périrent lors du fameux siège de cette ville.

(1) *Lydische Königsgräber*, Berlin, 1859.

(2) Monuments monolithes portant généralement des inscriptions. (*Trad.*)

Un groupe plus intéressant encore est celui de Mycènes, connu sous le nom de *Tombeaux* ou *Trésor des Atrides* et décrit par Pausanias (1). Le principal, ou du moins le mieux conservé, est une chambre circulaire

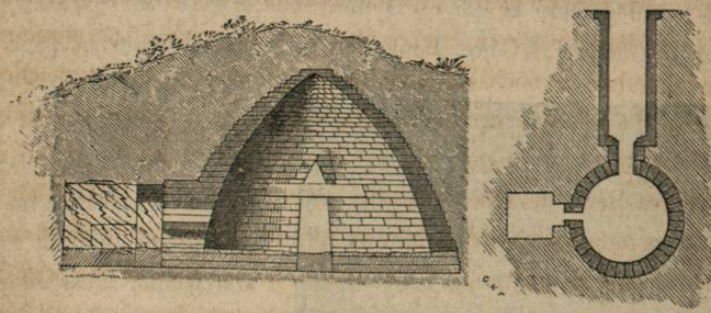


Fig. 4. — Tombeau d'Atrée, à Mycènes; coupe et plan. — Échelle du plan : $\frac{1}{1,200}$

de 15 mètres de diamètre, recouverte d'une voûte horizontale et ayant, d'un côté, une chambre sépulcrale. Dodwell découvrit trois autres des tombeaux mentionnés par Pausanias (2) et explora celui de Minyas à Orchomenos; ce dernier avait un diamètre de 20 mètres.

D'autres tombeaux contemporains ou à peu près contemporains du précédent ont été trouvés dans les anciens cimetières des Etrusques à Cœre, à Vulci et ailleurs. L'un des plus grands, situé à Vulci, est appelé

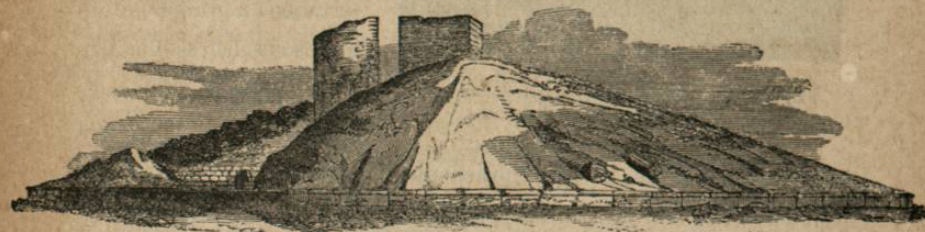


Fig. 5. — Vue de Cocumella, à Vulci.

Cocumella; il mesure 73 mètres de diamètre et dut avoir à l'origine 35 à 36 mètres de hauteur. Près du centre s'élèvent deux stèles, mais elles sont si irrégulièrement placées qu'il est impossible de comprendre

(1) Paus. II, ch. 16; — Dodwell, *Pelasgic Remains in Greece and Italy*, pl. 11.

(2) Dodwell, c. 13.

pour quel motif on les a ainsi disposées, ni comment elles ont pu jamais entrer dans un plan quelconque. Le tombeau est aussi placé en côté.

Une tombe plus riche et plus remarquable encore est celle que représente notre gravure et qui est connue sous le nom de *Tombeau de Regulini Galeassi*, à Cœre. L'intérieur est rempli, comme on peut le



Fig. 6. -- Vue de la chambre principale du tombeau de Regulini Galeassi, à Tœré.

voir, de meubles et d'ustensiles généralement en bronze et du plus beau travail. Les dessins qu'ils portent accusent un style si archaïque et ressemblent tellement aux plus anciens de ceux qui ont été trouvés à Ninive et dont la date est à peu près connue, qu'on ne peut guère les rapporter qu'à un temps antérieur au X^e siècle avant J.-C. (1).

Nous avons ainsi sur les rives orientales de la Méditerranée un groupe de tumulus circulaires d'un âge bien défini. Quelques-uns remontent certainement

jusqu'au XIII^e siècle, d'autres appartiennent à une période plus récente, peut-être à l'an 500 avant J.-C. Tous ont une base en pierres. Quelques-uns sont entièrement en cette matière, mais chez la plupart le cône est composé de terre, et tous ont des chambres sépulcrales faites avec des pierres disposées en lits horizontaux, moins grandes que celles de nos tumulus, mais d'une forme de construction moins grossière et plus artistique.

(1) Voir mon *Histoire de l'Architecture*.

L'âge auquel remontent ces monuments fut essentiellement l'âge de bronze; non seulement les ornements et ustensiles trouvés dans les tombeaux étrusques sont généralement en ce métal, mais les tombeaux eux-mêmes de Mycènes et d'Orchomenos en étaient entièrement revêtus. Les trous dans lesquels les clous de bronze étaient enfoncés existent encore partout et quelques-uns des clous eux-mêmes se trouvent au *British Museum*. Ce fut aussi le temps où Salomon garnit son temple de tous les ustensiles et ornements d'airain — proprement de bronze — décrits dans la Bible, et la maison d'airain de Priam et cinquante autres expressions semblables montrent combien le métal était commun à cette époque. Tout cela cependant ne prouve pas que le fer fût alors inconnu. Dans les peintures égyptiennes, le fer est généralement représenté comme un métal bleu, le bronze comme un métal rouge, et partout la distinction de ces métaux par leurs couleurs est soigneusement observée; or, dans les tombes découvertes autour des Pyramides et du même âge que ces monuments, il y a de nombreuses représentations d'épées bleues aussi bien que de têtes de lances rouges. Il n'y a non plus aucune raison de douter que le fer ne fût connu des Grecs avant la guerre de Troie, des Israélites avant la sortie d'Égypte (1320 avant J.-C.) ou des Etrusques lorsqu'ils s'établirent pour la première fois en Italie. L'assertion d'Hésiode, que l'airain fut connu avant le fer, peut être vraie comme elle peut n'être pas vraie (1). Nous savons, en effet, que le fer fut certainement en usage longtemps avant lui (800 ans avant J.-C.), si longtemps même qu'il ne prétend pas savoir ni quand ni par qui il fut inventé, et qu'il semble que la manière de fabriquer l'acier (*αδάμας*) fut parfaitement connue de son temps.

Dans l'Inde aussi, comme nous le verrons lorsqu'il sera question de ce pays, l'extraction du fer de son minerai fut connue dès les premiers âges et atteignit au troisième ou au quatrième siècle de notre ère un degré de perfection qui a été à peine dépassé depuis. Le célèbre pilier en fer de Kutub, près de Delhi, remonte à cette époque; or, il peut encore être considéré comme la plus grande masse de fer forgé que le

(1) *Œuvres et Jours*, I, 150.

monde possède, et il atteste une merveilleuse habileté de la part de ceux qui le firent.

Si, de ces modes de sépulture relativement avancés, l'on passe aux formes employées jadis dans notre propre pays et décrites par Thurnam (1) et Bateman (2), l'on est étonné de trouver combien elles diffèrent peu, mais en même temps combien elles sont infiniment plus grossières. Ce sont ou bien de longs *barrows* recouvrant les restes d'une race de sauvages dolicocephales (3) déposés dans des *cists* de forme grossière avec des instruments de pierre et d'os et une poterie informe, mais sans nul vestige de métal d'aucune sorte, ou bien des tumulus circulaires appartenant à une race brachycéphale légèrement plus avancée, comme on en peut juger par leurs restes parfois incinérés et par les ornements en bronze et les têtes de lance de même métal que l'on trouve de temps en temps enfouis dans les tombes.

D'après la manière de voir habituelle, la race à longue tête est plus ancienne que la race à large front; l'une a pris la place de l'autre et toutes les deux durent être antérieures aux peuples qui vécurent sur les rivages de la Méditerranée, car ceux-ci connaissaient tous les métaux et fabriquaient une poterie que nous ne pouvons maintenant égaler ni pour la perfection de la texture, ni pour la beauté du dessin.

Le premier vice de cet argument, c'est que s'il prouve quelque chose, il prouve trop. Nous avons certainement dans notre pays des tumulus à tombeaux de l'époque romaine, ceux de Bartlow, par exemple, dont nous parlerons plus tard, et l'on en trouve partout d'origine saxonne; or, d'après la théorie qui précède, nul tombeau d'aucune sorte ne devrait trouver place entre l'an 1200 av. J.-C. et l'ère chrétienne. Tous nos monuments sont plus grossiers et annoncent un degré de civilisation moins avancé que les plus anciens de ceux de la Grèce et de l'Etrurie, et

(1) *Crania Britannica*, passim.

(2) *Vestiges of the antiquities of Derbyshire*, 1848; — *Ten Years' Diggings* (Dix Ans de Fouilles), 1861.

(3) A tête allongée d'avant en arrière. Les races *brachycéphales* sont, au contraire, celles dont le crâne a un diamètre transverse presque égal au diamètre antéro-postérieur (*Trad.*).

dès lors, d'après le dogme généralement admis, ils leur sont antérieurs.

On pourra objecter, il est vrai, que plusieurs sont plus anciens que ceux que nous venons de citer comme exemples; que le tombeau de Jersey (fig. 11), nonobstant la monnaie de Claude qu'on y a trouvée, est plus ancien, parce qu'il est plus grossier, que le *Trésor de Mycènes* (fig. 4), et que les tertres de Bartlow et les dolmens du comté de Derby dont il a été question plus haut (p. 13), et qui contenaient des monnaies de Valentinien et des Empereurs romains, sont plus récents. Mais cette hypothèse repose sur la supposition qu'il existe une lacune considérable dans la série, qu'après un intervalle de 1000 ou 1500 ans nos ancêtres revinrent à leurs vieux usages, seulement avec des formes plus grossières que la première fois, et que, au bout de cinq ou six cents ans, ils les abandonnèrent définitivement. Cela est évidemment possible, mais rien ne prouve que les choses se soient ainsi passées. Au contraire, autant qu'il est permis d'en juger aujourd'hui, les monuments mégalithiques sont aussi intimement unis et constituent un groupe aussi naturel que le style classique ou gothique ou tout autre genre d'architecture. Aucune solution de continuité n'a pu être découverte nulle part. Ou bien ils sont tous préhistoriques, ce qui est possible, ou bien, ce qui est plus probable, ils appartiennent tous aux temps historiques. Il faut choisir entre ces deux opinions : toute hypothèse basée sur la séparation en un groupe historique et un groupe préhistorique, ayant chacun ses caractères et son âge, nous paraît tout-à-fait insoutenable.

L'argument tiré de l'absence du fer dans nos tombeaux prouve aussi plus qu'il ne faudrait. Tous les archéologues danois admettent que le fer n'était pas connu dans leur pays avant l'ère chrétienne. Quant à ceux d'Angleterre, appuyés sur un témoignage de César qui cite les Bretons comme se servant du fer pour la guerre, ils sont bien obligés de reporter son introduction à une date plus ancienne, quoique l'on n'en trouve presque nulle part dans les tombeaux. D'un autre côté, il est à croire que l'usage en fut connu en Egypte 3,000 ans avant notre ère; mais ce point fut-il contesté, on ne saurait nier du moins que ce métal ne fût

connu sous la XVIII^e dynastie, c'est-à-dire quinze siècles avant J.-C., et peu de temps après sur tout le littoral de la Méditerranée. Or, si la connaissance du plus utile des métaux mit, sinon 3,000 ans, du moins 1,500 ans à traverser le continent européen, il est impossible de baser un argument sérieux sur l'influence que ces peuples exercèrent les uns sur les autres ou sur la connaissance qu'ils purent avoir de leurs usages réciproques.

Mais voici un argument qui nous concerne de plus près. Lorsque César fit la guerre aux Vénètes, dans le Morbihan, il les trouva en possession de vaisseaux plus grands et plus forts que les galères romaines et pouvant se manœuvrer uniquement à l'aide des voiles et sans le secours des rames. Non seulement ces vaisseaux avaient des clous en fer, mais ils avaient pour amarres des chaînes de même métal. Pour fabriquer de telles chaînes, les Vénètes devaient avoir accès à de riches mines de fer et connaître depuis longtemps la manière d'extraire ce métal de son minerai ; car ils ne s'en servaient pas seulement comme les Bretons pour les usages domestiques, mais pour la construction de solides vaisseaux capables de tenir la mer, si dangereuse sur les côtes de Bretagne, et même de trafiquer avec les ports de la Baltique. Cependant, on affirme que 50 ans avant J.-C., les habitants de la Scandinavie ignoraient encore l'usage du fer, quoique ce pays possédât les plus riches mines et les meilleurs minerais d'Europe.

La vérité sur ce sujet paraît être que, un siècle environ avant J.-C., l'Angleterre et le Danemark furent aussi peu connus de la Grèce et de l'Italie et aussi peu influencés par leurs arts et leur civilisation que le furent au commencement du siècle dernier Bornéo et la Nouvelle-Zélande par l'Europe moderne. Aujourd'hui encore, avec toute notre puissance civilisatrice, nous avons en réalité si peu d'influence sur les naturels de nos colonies que, si notre pouvoir venait à disparaître, toutes les traces en seraient promptement effacées ; ces gens redeviendraient ce qu'ils étaient autrefois et agiraient comme ils avaient coutume de le faire avant qu'ils nous connussent.

De même, c'est à peine si les Indiens du nord de l'Amérique ont été

influencés par le prosélytisme des quelques millions d'Européens qui vivent parmi eux depuis 200 ans ; aussi est-il peu probable que quelques marchands phéniciens, en supposant qu'ils soient venus dans notre île y acheter de l'étain, aient introduit leurs mœurs et leurs coutumes parmi ses habitants. Il n'est pas plus vraisemblable qu'un voyageur comme Pythéas, dans le cas où vraiment il eût visité la Chersonèse cimbrique et pénétré jusqu'au cercle arctique, ait pu introduire la civilisation dans ces contrées. La civilisation ne pénétra, croyons-nous, dans le nord et l'est de l'Europe que par l'extermination des races primitives. Si l'on n'avait pas eu recours à cette méthode brutale, mais efficace, nous aurions probablement encore parmi nous des gens qui feraient usage de la pierre (1).

Nous ne savons que peu de chose, il est vrai, de ce qui arriva dans le nord de l'Europe avant le temps des Romains ; cependant, nous croyons pouvoir affirmer qu'aucune des nations civilisées du bassin de la Méditerranée n'y eut de colonies ni d'établissements suffisamment prolongés pour modifier d'une manière sensible les mœurs des habitants de ces régions. Le progrès qui s'y fit fut le résultat de migrations, les tribus plus civilisées prenant la place de celles qui l'étaient moins et apportant avec elles leur civilisation.

Si cette manière de voir est fondée, ce n'est point par des théories empiriques basées sur ce qui a pu arriver ou sur des analogies déduites de ce qui est vraiment arrivé ailleurs, que l'on pourra aboutir sur cette question à des conclusions satisfaisantes. C'est une mauvaise méthode de s'appuyer sur l'inconnu pour arriver à l'objet de ses recherches ; c'est

(1) Nous ne savons ce qu'il en est en Angleterre ; mais en France, l'usage de la pierre n'a pas encore aussi complètement disparu qu'on serait tenté de le croire au premier abord. Dans certaines campagnes, l'on se sert d'instruments en pierre polie pour enlever l'écorce des arbres. Ailleurs, en Savoie par exemple, l'on emploie pour fendre le bois des coins en pierre que l'on a vu classer dans certains musées sous le nom de haches celtiques ou préceltiques. Il existe aussi dans le même pays des mortiers en pierre dans lesquels les paysans écrasent le sel à l'aide d'instruments de même substance. S'il faut en croire M. Roujou (communication à la *Société d'anthropologie*, 1874), les habitants des régions montagneuses de l'Auvergne et de l'Ardèche feraient encore usage de divers outils en pierre, spécialement de charrues dont le soc en bois est armé de silex. (*Note du Trad.*)

du connu qu'il faut remonter autant que possible vers l'inconnu. En appliquant cette méthode à notre étude, nos connaissances s'étendront à mesure que nous pénétrerons plus avant dans le vrai sentier, et peut-être nous sera-t-il possible d'attribuer enfin à tous nos monuments des dates au moins approximatives.

Ce qui nous importe tout d'abord, c'est donc de connaître non à quelle époque nos ancêtres *commencèrent* à élever des tumulus, mais à quelle époque ils en élevèrent *encore*. Nous avons par exemple les tertres de Bartlow, dont il a déjà été question, qui datent certainement de la période romaine, probablement du règne d'Adrien; nous avons encore en Danemark les tumulus dans lesquels le roi Gorm et son épouse, anglaise d'origine, la reine Thyra Danebode, furent ensevelis en 950. Il en est d'autres encore que l'on peut placer entre ces deux dates ou même considérer comme plus récents. Nous avons donc une base solide qui nous servira de point d'appui et peut-être nous permettra d'éclaircir quelques difficultés qui paraissent aujourd'hui insurmontables.

DOLMENS.

Les monuments dont il a été question dans le précédent paragraphe furent ou bien les grossiers barrows de nos sauvages ancêtres avec leurs cists plus grossiers encore, ou bien les tumulus à chambres d'un peuple qui, lorsqu'on le connut pour la première fois, avait déjà atteint le plus haut degré de civilisation auquel un peuple touranien puisse s'élever. Le peuple qui érigea des constructions telles que les tombes de Mycènes ou d'Orchomenos devait être arrivé, en effet, à un point respectable d'organisation. Il possédait une connaissance parfaite de l'usage des métaux, il était fort riche en bronze et habile dans l'art de bâtir. Il n'est pas difficile de retracer, en imagination du moins, les diverses phases par lesquelles une petite chambre grossière, contenue sous un tertre circulaire juste capable de protéger un seul corps, se transforma graduellement en une chambre richement ornée, de 15 à 20 mètres de diamètre et d'une hauteur égale. Il n'est pas plus difficile de prévoir ce que cette chambre

funéraire fût devenue si l'occupation aryenne de la Grèce, — figurée sous le mythe du retour des Héraclides, — ne fût venue mettre un terme au goût architectural de ce peuple. Elle n'eût pas tardé à sortir de son état de chrysalide pour prendre une forme extérieure plus gracieuse. Elle eût émergé de son enveloppe de terre sous la figure qu'elle prit en Afrique un millier d'années plus tard, celle d'un *podium* richement orné, surmonté d'un cône à degrés et couronné d'une stèle. En Grèce, elle n'alla pas si loin, et son histoire et sa destination furent également étrangères au peuple qui occupa dans la suite le pays.

En Italie, son histoire fut quelque peu différente. Le peuple plus mélangé de Rome accueillit avidement la magnificence funéraire des Etrusques : le tombeau d'Auguste, dans le *Campo Martio*, et le mausolée d'Adrien, plus splendide encore, en sont des preuves.

Il ne serait pas difficile de retracer de la même façon les divers degrés par lesquels ont passé les *topes* grossiers des steppes de la Tartarie avant de devenir les dômes merveilleux des Empereurs mogols, dômes que l'on admire à Delhi et dans les autres principautés mahométanes de l'Orient. Ce serait là l'objet d'un chapitre fort intéressant, plus intéressant peut-être que celui que nous traitons en ce moment; mais, quoique ces constructions aient la même origine, elles ne sont cependant pas semblables. Le peuple qui éleva ces magnifiques mausolées ou monuments à dômes s'attacha spécialement, du moins à l'époque où nous le prenons, à un genre d'architecture qu'on pourrait appeler *microlithique*; en d'autres termes, il fit usage de pierres aussi petites que le permirent les nécessités de ses constructions. Ces pierres étaient toujours taillées et ce qu'il cherchait à obtenir, c'était non une simple exhibition de force, mais une construction réelle. Au contraire, le peuple dont les œuvres nous occupent ici visa toujours à employer les plus grosses pierres qu'il lui fût possible de trouver ou d'ébranler. Très-rarement il leur préféra celles que le ciseau avait touchées et non moins rarement il les utilisa pour de véritables constructions. Ce qu'il se proposa presque toujours, ce fut l'expression de la puissance. Il n'est pas possible de trouver deux styles plus différents dans leurs formes comme dans

leurs causes; tout ce qu'ils ont de commun, c'est qu'ils tirent tous les deux leur origine du tumulus à chambres, et que tous les deux, ils furent des tombeaux; mais de bonne heure, ils divergèrent de forme comme de nature, et une fois séparés, ils ne se rencontrèrent plus qu'au moment de s'éteindre.

On peut mentionner encore comme provenant de la même source les *Dagobs* bouddhistes, qu'il ne serait pas moins intéressant d'étudier que les tombeaux des Rois et des Empereurs, plus peut-être même pour le but que nous nous proposons; car, ayant conservé partout un caractère religieux, ils furent ainsi soustraits à cette cause de variation qui réside dans le caprice individuel, et dès lors, ils ont pu passer jusqu'à nous avec l'empreinte manifeste de leur origine.

Dans l'Inde, où naquit le Bouddhisme, — nous le savons aujourd'hui, — la coutume qui domina, du moins parmi les races civilisées, fut la crémation. Nous ignorons à quelle époque on commença à y enterrer les morts; ce que nous savons, c'est que le tumulus sépulcral y fut adopté à l'origine du Bouddhisme et qu'on en fit une sorte de reliquaire, à peu près comme dans les premiers temps du christianisme le sarcophage de pierre devint l'autel de la basilique et fut destiné à contenir les reliques du saint ou des saints auxquels l'église était dédiée. Les plus anciens monuments de ce genre que nous connaissions sont ceux qu'érigea le roi Asoka, vers l'an 250 avant J.-C.; il y a lieu de croire, cependant, qu'à l'époque où fut brûlé le corps de Bouddha et où ses reliques furent distribuées en huit lieux différents, des *Dagobs* ou *Stupas* furent érigés pour les recevoir. Cependant, cela n'a pu être établi pour aucun d'eux et, des 84,000 qui, au dire de la tradition, furent construits par Asoka, celui de Sanchi est le seul qui appartienne incontestablement à cet âge. Quant à ceux d'une date plus récente, ils existent en grand nombre dans l'Inde, aussi bien qu'à Ceylan, à Siam, dans la Birmanie et ailleurs.

Tous ces monuments sont *microlithiques*; ils sont évidemment l'œuvre d'un peuple civilisé, quoiqu'ils portent l'empreinte des formes grossières des races primitives. Plusieurs ont des clôtures en pierre,

mais le tout ressemble tellement aux charpentes de bois ordinaires que l'on sent qu'ils sont évidemment copiés sur elles, comme du reste toute l'architecture bouddhiste de ce temps. L'usage de construire des cercles de pierre autour des tumulus était-il alors général? Il est impossible de le dire actuellement; mais il semble qu'avec le temps la pierre fut de plus en plus employée dans ces sortes de constructions. Le tope bouddhiste du moyen-âge présente avec les monuments mégalithiques de nos contrées une analogie plus frappante que les tombeaux dont nous venons de parler, et souvent l'on est frappé de certains traits de ressemblance qui cependant n'ont, paraît-il, d'autres causes qu'une communauté d'origine. Dans tous les cas, il n'y a rien en tout cela qui nous conduise à cette conclusion que les monuments en pierre taillée de l'Inde sont plus anciens ou plus récents que les constructions en pierres brutes de l'Occident. Ils ne peuvent sous ce rapport s'éclairer mutuellement.

Les distinctions que nous venons de faire doivent être, pour l'intelligence de ce qui doit suivre, constamment présentes à l'esprit, car il n'en est pas de plus importantes. La moitié de la confusion qui règne en cette matière tient précisément à ce qu'elles ont été négligées jusqu'ici. Il n'est pas douteux que des rapports de similitude ne puissent être découverts accidentellement entre ces divers styles, mais ils ne vont nullement au-delà de ce qu'on peut attendre d'une parenté qui repose sur une origine commune et une fin analogue. En dehors de ces limites, ces styles sont parfaitement distincts, quoiqu'ils aient toujours marché parallèlement. Il en résulte que toute hypothèse basée sur l'idée que l'architecture microlithique a précédé l'architecture mégalithique ou qu'elle lui a succédé ne repose sur aucun fondement. Il n'est plus possible, en effet, si les distinctions précédentes ont quelque valeur, de déterminer aucune date se rattachant à l'art mégalithique par des analogies tirées d'un fait quelconque relatif aux constructeurs de monuments microlithiques. La vérité, pour en finir, c'est que l'architecture mégalithique de nos ancêtres est une chose à part, une forme artistique particulière qui caractérise soit une race ou un groupe spécial de races